

24 images

24 iMAGES

Citizen Kennedy
JFK d'Oliver tone

Yves Rousseau

Number 60, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22498ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (1992). Review of [*Citizen Kennedy* / *JFK d'Oliver tone*]. *24 images*, (60), 74–75.

CITIZEN KENNEDY

par Yves Rousseau

Jim Garrison (Kevin Costner),
procureur de la Nouvelle-Orléans

Nouveau chapitre dans la saga des années 60 revisitée par Oliver Stone. Le Victor Hugo du cinéma américain gratte à nouveau les plaies mal cicatrisées de l'âme US: Viêt-Nam, sexe, drogue et rock'n'roll, reaganomics (pour les années 80 mais qui, dans la thèse de Stone, sont une conséquence des errements des sixties) et tendances fascisantes de l'Amérique profonde dans *Talk Radio*.

JFK débute par une voix. C'est un film de parole, pour ne pas dire verbomoteur ou carrément logorrhéen, qui renvoie par plusieurs aspects à un illustrissime prédécesseur: *Citizen Kane*. Film-dossier autour d'un personnage plus grand que nature et hautement controversé, film mené par un enquêteur qui relie pour le spectateur la multiplicité des points de vue et opinions sur le personnage. Film-autopsie qui tourne continuellement autour d'un cadavre pour en percer le secret. Film qui débute par un clip foisonnant d'images d'archives authentiques et reconstituées et qui se termine en nous laissant dans un abîme de perplexité face aux montagnes de dossiers qui ne seront pas ouverts avant des dizaines d'années, probablement le temps nécessaire à la disparition de ce monde de tous les «accusables»; et selon Stone, il y en aurait beaucoup.

Mais revenons à ce clip du début, à caractère à la fois narratif et pédagogique (puisque Stone s'adresse vraisemblablement à une génération qui n'a pas connu le régime Kennedy, celle qui va au cinéma maintenant.) Clip qui raconte en gros le passage des années cinquante aux années soixante. D'ailleurs, on pourrait schématiser sans trahir en constatant que dans *JFK*, les coupables pointés par Stone, au delà de leur motifs personnels fort variés, ont pour dénominateur commun le refus de quitter les valeurs dominantes des années 50: course aux armements atomiques et conventionnels, guerre froide et paranoïa communiste pour entrer dans ce qu'on pourrait appeler rétrospectivement le nouvel ordre mondial selon Kennedy. Ce nouvel ordre qui semble évident à Stone ne s'est malheureusement pas concrétisé par énormément de décisions effectives du Président à cause de deux facteurs étroitement imbriqués: la brièveté de son règne et le fait qu'il ait été entouré de Brutus (voir la référence au Jules César de Shakespeare). Tout est donc fait pour ajouter à la stature mythique et tragique du personnage. Le clip nous montre d'ailleurs quelques scènes idylliques de la vie de famille des Kennedy (leurs home-movies sont en couleurs, contrairement aux autres archives d'époque) qui font



d'ailleurs contrepoint avec la vie de famille de Jim Garrison, procureur de la Nouvelle Orléans, héros du film et auteur d'un bouquin qui sert d'épine dorsale au scénario de *JFK*.

La thèse (ou l'hypothèse) de Stone étant déjà dans le livre de Garrison, elle m'intéresse de toute façon moins que la manière dont il mène sa barque afin de tenir le spectateur en haleine pendant trois heures avec un sujet au départ plutôt aride, pour ne pas dire abstrait. Et c'est précisément dans cette capacité à concrétiser l'abstraction que réside la force du film. D'ailleurs, tout ce que Stone arrive à démontrer hors de tout doute, c'est la présence de plusieurs tireurs, ce qui est une question de cinéma, de mise en scène et de point de vue.

Prenant le taureau par les cornes, Oliver Stone n'hésite d'ailleurs pas à donner des images parfaitement abstraites. Péllicule gonflée et regonflée jusqu'à ce que le grain soit aussi gros qu'une balle de tennis. Photogrammes décomposés, dilatation temporelle, panoramiques si brusques que l'image se déforme en glissant littéralement sous nos yeux comme le pied glisserait sur une peau de banane. Sources iconiques diverses : archives gouvernementales, films d'amateurs, images de télévision. La présence de la télé en tant qu'objet est fort importante, on la retrouve déjà partout, et Stone marque ainsi une autre métamorphose propre aux années 60 : l'entrée dans l'ère macluhanienne du village global.

Dans ses reconstitutions, par exemple certains interrogatoires faits par la police, Stone brûle la pellicule, la chauffe au blanc en la saturant de lumière. Ce leitmotiv visuel de l'éblouissement revient également dans *Born on the 4th of July* (lorsque Kovic tue un Américain au Viêt-Nam) et dans *The Doors* (scènes hallucinatoires au désert) évoque à la fois le flash de l'accès à un autre niveau de conscience mais aussi le poids de l'insoutenable vérité, dans la grande tradition œdipienne. Un film de Stone se veut presque toujours pour ses héros comme pour les spectateurs, un apprentissage du regard à travers les pièges des apparences.

Le héros positif, chez Oliver Stone, a toujours la naïveté de croire aux vertus de la Justice et de la Vérité, face à des institutions bonnes au départ mais qui ont été sournoisement noyautées par des éléments corrompus. On pense tout de suite à Capra, mais dans le temps, Mr. Deeds gagnait son procès et George Bush n'est pas Roosevelt. Le choix de Kevin Costner pour incarner Jim Garrison est une marque de plus de ce désir d'inscrire *JFK* dans la grande lignée du cinéma libéral à l'américaine (1). Costner devient nos yeux et nos oreilles, c'est le fil d'Ariane dans le labyrinthe empli de pièges



«Le choix de Kevin Costner pour incarner Jim Garrison est une marque de plus de ce désir d'inscrire *JFK* dans la grande lignée du cinéma libéral à l'américaine»

et de parjures qu'est son enquête.

L'ensemble du casting est d'ailleurs assez hallucinant, tant par sa richesse que par les performances individuelles. J'ai rarement vu autant de grosses vedettes accepter des emplois de caméos, mais je retiens particulièrement Gary Oldman, toujours très bon, en Lee Harvey Oswald et Joe Pesci en David Ferrie, personnage inquiétant, surexcité, rouage important du complot. Il y a aussi cette scène à Washington avec X (Donald Sutherland) qui tranche avec le reste du film (et fait, je crois, beaucoup travailler l'imagination des spectateurs), où sur un fond de musique genre «arrivée des extra-terrestres» un expert des opérations secrètes vide son sac avec beaucoup de complaisance et donne force détails qui nourrissent la thèse du complot militaro-industriel, bref du coup d'État. Mais l'appareil étatique décrit par Stone est tellement retors et cynique qu'on pourrait très bien imaginer que X est précisément envoyé pour piéger Garrison en le saturant d'informations parfois vraies et parfois fausses, après tout, X est un expert en désinformation.

Je ne crois donc pas qu'il faille prendre trop au sérieux toute cette histoire de coup d'État mais voir dans *JFK* un très bon exemple de mise en scène réussie d'une matière aride. Je ne sais pas pourquoi mais pendant le film, particulièrement les sé-

quences lassantes et schématiques des remontrances matrimoniales (on dirait qu'on a engagé une actrice de la trempe de Sissy Spacek uniquement pour faire du café et des reproches au héros, ce qui me semble invraisemblable; coupes au montage?), je pensais souvent à *Annie Hall*. Vous vous rappelez peut-être cette séquence où Alvy rencontre, drague et séduit une ravissante jeune femme (Carol Kane, parfaite) et une fois dans la chambre, au lieu de faire ce que l'on peut s'imaginer, ils discutent âprement de l'assassinat de Kennedy, mimant presque le parcours des balles au milieu d'une logorhée dont Woody Allen a le secret. C'est un peu mon point de vue sur *JFK* et l'affaire de JFK en général : ça peut être un sujet passionnant et inépuisable de discussions, mais il ne faut pas trop que ça empiète sur la vie de couple. Parlez-en à la femme de Jim Garrison. ■

(1) Voir dans *24 Images* n° 57, Kevin Costner, star du second degré.

JFK

États-Unis. 1991. Ré.: Oliver Stone. Scé.: Stone et Zachary Sklar d'après *On the Trail of the Assassins* de Jim Garrison et *Crossfire: The Plot that Killed Kennedy* de Jim Marrs. Ph.: Robert Richardson. Int.: Kevin Costner, Tommy Lee Jones, Sissy Spacek, Laurie Metcalf, Gary Oldman, Michael Rooker, Jay O. Sanders. 188 minutes. Couleur et N & B. Dist.: Warner.